



Si vous essayez de me dénoncer, je vous casse la tête. — Page 47.

## LES DRAMES DE LONDRES

QUATRIÈME PARTIE.

LES MYSTÈRES

DU

MANOIR DE RAVENSWORTH

PAR

CH. BERNARD DEROSNE.

SUITE.

Égerton était dans un état d'esprit qu'un homme sur le point d'être pendu aurait seul pu envier. Pendant près de deux ans, Adeline s'était volontairement exilée de son pays natal; et, dans la retraite d'une charmante villa située dans le midi de la France, elle avait voué tous ses soins à son enfant que le gipsy Morcar avait si miraculeusement sauvé de la mort. Elle s'efforçait aussi, par la pratique de la charité et une attention constante à ses dévotions, de racheter les crimes qu'elle avait commis : mais, malgré la force de son repentir, son âme n'avait pu étouffer ses angoisses et ses remords constants, et bien des nuits d'insomnie, souvent rendues terribles par l'ombre de Lydia, avait fait pâlir l'éclat des yeux d'Adeline et répandu sur ses joues une pâleur de marbre.

Son enfant était sa seule consolation, elle avait pour lui toute l'affection dont peut disposer un cœur qui n'a rien autre chose à aimer, rien de ce qui peut rendre l'existence

même tolérable. Plus elle éloignait son esprit des frivolités et des légèretés qui l'avaient séduite à l'époque où elle était une des étoiles les plus brillantes du grand monde de Londres, et plus elle luttait contre ses passions qui l'avaient rendue victime de son séducteur, plus son affection pour son fils Ferdinand augmentait. Mais cette consolation ne devait pas lui rester : cinq mois avant son retour en Angleterre, l'enfant lui avait été enlevé par la rude main de la fatalité, comme le bouton de rose est moissonné avant sa maturité par le vent glacé du nord.

Quelle désolation s'empara du cœur d'Adeline! son châtement, sur terre, elle le sentait, n'était pas fini. La terre étrangère n'avait plus de charmes pour elle, et elle désirait revenir dans sa patrie. Pendant quelques semaines, elle luttait contre ce désir; mais ayant fait part de son projet à Élisabeth Sidney avec laquelle elle correspondait régulièrement, une lettre de cette excellente femme mit son esprit à l'aise. Quant à son projet de revoir l'Angleterre, Élisabeth n'offrit aucun argument contre cette intention; et, en conséquence, lady Ravensworth hâta ses préparatifs de départ.

Le fidèle Quentin était toujours à son service; mais la femme de chambre anglaise qui avait suivi Adeline sur le continent s'était mariée et établie en France. Une Française l'avait remplacée, et c'est cette étrangère qui accompagnait lady Ravensworth à son retour au château. Le désir d'Adeline était de revenir en secret au château qui, d'après les clauses du testament de son mari, était devenu sa propriété, car il n'y avait plus d'héritier au noble titre et aux vastes biens de Ravensworth, et son intention était de vivre dans la plus profonde retraite. Elle avait

écrit au jardinier pour qu'il préparât sa réception, mais, par hasard, la lettre n'était pas arrivée, de là l'ignorance du vieillard de la venue de sa maîtresse.

À son arrivée par le paquebot de Calais au pont de Londres, Adeline avait laissé à Quentin le soin de retirer ses bagages de la douane et avait continué sa route sans s'arrêter. Les incidents qui suivirent immédiatement son arrivée sont déjà connus du lecteur.

Il peut, cependant, paraître étrange qu'Adeline revint habiter une demeure, où elle avait tant souffert et qui ne pouvait manquer de lui rappeler avec une nouvelle force le crime horrible qui pesait si lourdement sur sa conscience. Mais son esprit était dans cet état maladif si bien fait pour engendrer le repentir, et elle pensait que le seul fait de son retour au lieu témoin de son forfait serait une pénitence des plus salutaires pour son âme.

Il y avait aussi des considérations d'une nature plus mondaine, qui jusqu'à un certain point avaient poussé lady Ravensworth à revenir au château : l'idée de vivre au milieu du bruit, du bourdonnement et de la foule de la capitale lui était odieux : ce qu'elle voulait c'était le silence des champs. Où aurait-elle pu se retirer, sinon au château qui lui appartenait? Quelle excuse pouvait-elle offrir à ceux qui la connaissaient pour s'établir dans une autre partie des faubourgs de Londres. Car c'était près et non dans la capitale qu'elle avait résolu de vivre, afin de pouvoir visiter ses parents quelquefois et Élisabeth plus fréquemment.

Ajoutée à toutes les influences morales et mondaines, que nous venons d'énumérer, il y en avait une autre qui avait confirmé Ade-